

Les sirènes du Saint-Laurent de Roger Fournier

André Renaud

Numéro 35, automne 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39750ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Renaud, A. (1984). Compte rendu de [*Les sirènes du Saint-Laurent* de Roger Fournier]. *Lettres québécoises*, (35), 62–63.

LES SIRÈNES DU SAINT-LAURENT

de Roger Fournier

C'est un livre étonnant. Tout à fait réussi. Sans doute exceptionnel. Je dirai pourquoi plus loin parce qu'auparavant, il me semble que je dois parler du genre littéraire (les mémoires) et de la propension de notre époque pour les souvenirs.

Les mémoires dont nos contemporains sont très friands exigent une qualité de détachement et une fidélité au réel qui sont, l'une et l'autre, des vertus bien difficiles à pratiquer. Il n'est pas tout d'avoir vécu pour mériter d'avoir des choses à raconter. Pour peu que l'on ait été, comme on dit, au centre des événements ou au coeur d'une affaire, il se trouvera des amis flatteurs pour nous inciter à prendre la plume. Au nom de la vérité. Pour rendre service à la postérité.

La postérité a des droits, bien entendu et les contemporains, des obligations. Mais celui qui entreprend d'écrire ses mémoires ne réussira à bien faire revivre ses épisodes et ses personnages qu'à condition d'avoir noué avec eux des liens d'une intimité telle qu'il pourra y avoir dans son récit une authenticité absolument crédible.

À ce moment-là, l'ouvrage fait l'unanimité en ce que la mémoire personnelle et singulière de l'auteur enclenche le réveil de la mémoire collective et l'enchantement général.

En lisant *Les Sirènes du Saint-Laurent* on évoque le mot célèbre du romantique Charles Nodier: «Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées». Et on se rappelle, du même coup, *Les soirées canadiennes*, le mouvement patriotique de 1860 et les débuts de notre littérature. Mais on voudra surtout rappeler l'importance, pour l'écrivain et pour son lecteur, de fixer dans la prose les principales images des époques qui passent.

Que l'on n'oublie surtout pas, dans ce pays-ci, que tous ceux qui sont nés dans les années 1930 ont vécu les dernières années d'une époque à jamais révolue.

Tant et si bien qu'il y a, aujourd'hui, entre les pères (mères) et leurs fils (filles) mille images et mille réalités que ces derniers n'auront jamais vécues autrement que par transmission... littéraire. D'où la nécessité pour les aînés de dire les choses d'hier.

Ce qui étonne dans le cas qui nous intéresse ici, c'est la minutie du souvenir et l'habileté de la technique. La minutie du souvenir. Comme de très nombreux contemporains, Roger Fournier a vu le jour au sein d'une famille nombreuse et paysanne. Né en 1929, à Saint-Anaclet, dans le comté de Rimouski, il a passé une enfance heureuse, à apprendre les rites et les habitudes de la vie agricole, selon les lois de l'atavisme qui le destinaient, lui aussi, au métier de son aïeul et de son père. Et comme de très nombreux contemporains, il a brisé la ligne continue, il a été pour ainsi dire déchiré entre deux attraits, celui de l'enclume et celui des lettres.

S'il a choisi l'instruction, c'est-à-dire une vie nouvelle, Fournier demeure profondément attaché à l'ancienne famille,

de même qu'il est prodigieusement retenu par des centaines d'épisodes qui se sont imprimés dans sa mémoire avec une profondeur qui ne cesse d'émerveiller, d'une page à l'autre.

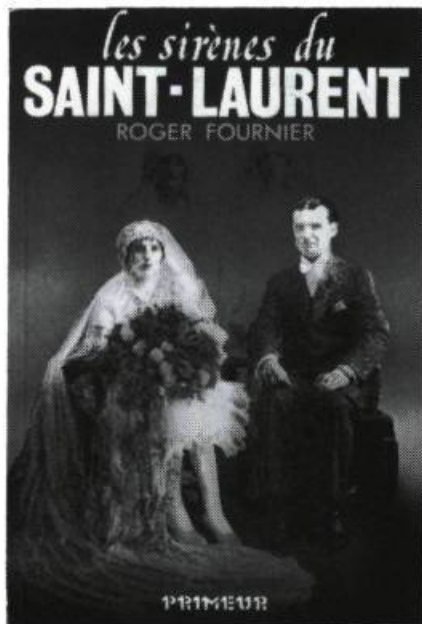
Quant à la technique retenue par l'auteur, elle paraîtra toute simple, comme si cela s'était imposé, naturellement. Fournier rejette le récit chronologique pour préférer un ensemble de récits épisodiques ou thématiques. Ces récits sont au nombre de vingt-quatre et brossent, chacun, des tableaux vivants de la vie d'autrefois: le temps des foins, les soirées d'hiver, la cabane à sucre, le temps des fêtes, etc. Ce qui plaît ici, c'est que chacun de ces tableaux a une valeur à la fois dynamique et chronologique tout en ayant une épaisseur psychologique qui atteste la véracité des drames racontés.

En fond de toile, toujours, la terre. La terre qu'on laboure, celle dont on fait la fenaison. La terre torride de l'été ou celle, enneigée, du temps des fêtes. Et sur ce fond de toile dépeint avec réalisme, des personnages qui s'animent, des anecdotes qui se déroulent, les travaux et les jours qui montrent leurs particularités québécoises, dans le langage du paysan instruit.

C'est la très grande qualité de cet ouvrage, comme si Fournier pratiquait, ensemble, deux niveaux d'écriture en une espèce de dosage tout à fait convaincant. Expliquons-nous sur ce point.

À un premier niveau, toutes les images retransmises dans ce livre sont en quelque sorte cautionnées par la mémoire sensorielle. Et on veut les livrer ainsi, délibérément. Mais également, le propos de l'écrivain est réflexif; le souvenir, de propos délibéré, pousse à la réflexion. Réflexion qui ne mène pas au système mais qui se prononce sur le temps, la vie, l'amour, la mort. Sans prétention.

Dans cette perception sensorielle de la réalité, il y a une manière, toute poétique, qui rappelle la théorie des corres-



pondances de Baudelaire: «Les parfums, les couleurs et les sons se répondent». Mais cette manière donne l'impression de venir comme naturellement. Ce qui, bien entendu, ne fait qu'ajouter à la crédibilité de ce remarquable témoignage.

De l'enclume à l'école, il y a eu, chez nous, une génération de femmes et d'hommes qui ont aujourd'hui cinquante ans. C'est cette génération qui a pris conscience qu'au pays du Québec rien ne serait plus semblable, que l'être québécois était en mutation, que cette mutation allait développer de nouveaux mécanismes intérieurs et que ce phénomène existentiel, atteignant l'ensemble de l'être, allait proposer sur la vie une nouvelle perspective et, par conséquent, créer une nouvelle collectivité. Cette remarquable métamorphose, forcément rapide, ici où le retard était grand, n'est pas sans laisser, de la mélancolie dans l'âme des uns, de la morosité dans celle des autres: j'en veux pour exemple deux esprits bien différents, Roger Fournier et Gérard Pelletier qui, jetant un regard en arrière, vont produire des oeuvres bien différentes, aux titres fort révélateurs: *Les sirènes du Saint-Laurent* et *Les années d'impatience*. Pour le premier, l'évocation magique des belles images, pour le second le rappel d'un temps-passage vers autre chose.

Bien entendu, il y a entre ces deux ouvrages toute une somme de spécificités dont je suis conscient. Le seul but de ce rapprochement est de montrer comment sont disparates, sur une même époque, les perspectives thématiques et les métaphores de la littérature. Époque de transition? Là-dessus tous se mettront d'accord et tous voudront pratiquer sur le réel antérieur un regard franc et honnête. Qui n'exclut ni les aspirations personnelles ni les métaphores.

Il faudra interroger l'auteur des *Sirènes du Saint-Laurent* sur sa méthode. (Nos mémorialistes se sont peu exprimés sur les questions de méthode et d'écriture). Il y a ici une puissance de récollection peu commune et une assurance du ton qui créent un ensemble très harmonieux. Fournier n'est pas un nouveau venu en littérature. Il a du métier. Ici, il se surpasse, *Les sirènes* étant le meilleur de ses livres. □

Roger Fournier, *Les sirènes du Saint-Laurent*, Montréal, Les Éditions Primeur, 1984, 264 pages.

Journal

Entre l'écriture et la parole¹

le silence

Dans *Le jeu en étoile* (1978), Jean-Louis Major écrit:

J'interroge les actes de mon métier comme on médite les gestes de celui qui travaille la terre, le bois, le métal ou la pierre. J'ai toujours aimé dans les livres ces pages qui décrivent l'artisan à l'oeuvre: les gestes les plus simples de même que ceux de métiers parfois oubliés depuis longtemps y prennent l'ampleur d'un rite intemporel. Dans le clair-obscur de ces tableaux que composent l'opacité de la matière et les gestes légués de génération en génération se retrouve peut-être le sens originel de ce que je cherche à accomplir: donner une conscience à l'aveugle destin des choses et des hommes. p. 13.

La citation est un peu longue mais il me semble important de faire le lien entre ce texte intitulé «Enseigner et l'égoïsme partagé» et son dernier ouvrage, ENTRE L'ÉCRITURE ET LA PA-

ROLE puisque tout est là: enseigner, écrire et parler à partir du plus silencieux de soi-même pour rejoindre l'autre, l'individu, quelque part, qui cherche quelque'un ou lui-même.

Il est temps que j'avertisse le lecteur afin qu'il sache bien de quoi je parle. Il n'est pas nécessaire de présenter l'auteur: Jean-Louis Major; sa carrière universitaire est connue, ses textes sur l'Hexagone, Jacques Brault, Anne Hébert, Paul-Marie Lapointe, Jean Cocteau, son tout premier livre sur Saint-Exupéry et quelques autres suffisent à montrer la qualité de son travail. Dans ENTRE L'ÉCRITURE ET LA PAROLE, paru au début de l'été, il nous présente ses «carnets» écrits entre 1971 et 1980.

Ces carnets sont faits de notes rédigées surtout le matin, tôt le matin. S'il nous parle surtout de l'écriture, de la parole et du travail, il est souvent question du silence, source de l'un et de l'autre. «Et d'abord j'affirme que le choix n'est pas qu'entre le silence et la parole. Il y a une parole du silence. Silence aux deux pôles de l'écrire; silence de qui écrit, silence de qui lit. Rétablir le choix entre parler et écrire, c'est poser la validité du silence, que l'on a consigné à la zone de l'insignifiance; c'est rétablir une sphère où le silence répond au silence, là la plénitude et la présence s'opposent à l'absence et au vide» (p. 186). On le voit, Jean-Louis Major pratique l'écriture au ras de ses os, entre le mutisme de l'univers et le temps qui meurt en lui et autour de lui (j'y reviendrai). ENTRE L'ÉCRITURE ET LA PAROLE vient de la solitude et du silence, s'il n'est à peu près jamais question de solitude — on la sent toujours là, tout près — le silence, «la parole du silence» revient constamment.

Jean-Louis Major

Entre l'écriture et la parole

Carnets

Préface de Laurent Mailhot

COLLECTION CONSTANTES
HURTUBISE HMH